420

La petite rose

454

LA PETITE ROSE,

OU

QUI EST-CE QUI CONNAIT LES FEMMES?

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par M. DUMERSAN;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre royal de l'Odéon, le 26 Octobre 1815.



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815.

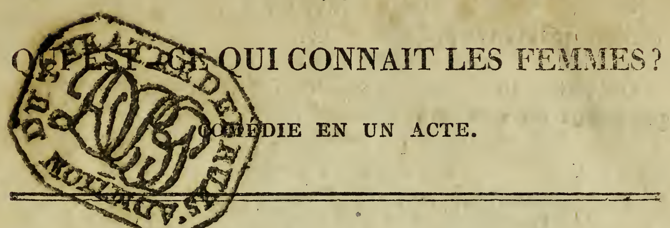
PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Marquis DE GOURVILLE	M. *Chazel.*
Le Chevalier D'ALINVAL, son neveu. .	M. *Thénard.*
Madame DE LISBELLE, jeune veuve de 18 ans	Mlle. *Fleury.*
NANETTE, nourrice de Madame de Lisballe	Mad. *Descuillés.*
LE BAILLI	M. *Valville.*
CLAUDIN, son neveu	M. *Armand.*
LE MAGISTER	M. *Edouard.*
Paysans et Paysannes.	
Domestiques du Marquis.	

Le théâtre représente une place de village, au milieu, une fontaine ; à droite du spectateur, l'entrée du parc du château de Gourville ; à gauche, la maison de la mère Nanette.

S'adresser pour la Musique de cet Ouvrage, à M. CRÉMONT, au Théâtre de l'Odéon.

LA PETITE ROSE,

OU



QU'EST-CE QUI CONNAIT LES FEMMES ?

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BAILLI et le MAGISTER, *précédés du tambour, qui bat un rappel ; les villageois et les villageoises accourent de tous côtés.*

LE MAGISTER.

Mes amis, voilà M. le Bailli qui vient vous annoncer une nouvelle.

LE BAILLI.

Oui, mes enfans je viens exprès pour cela..... Magister, dites-leur ce que je viens leur dire.

LE MAGISTER.

C'est aujourd'hui la fête de M. le marquis de Gourville, seigneur de ce village. Comme il nous a fait l'honneur de venir y fixer sa résidence, il faut le fêter dignement.

Air : *De couplets et de madrigaux.*

Allez mettre vos beaux habits,
Cueillir des fleurs dans le village,
Et puis charger tous, vos fusils,
Que la fête fasse tapage.
Nous dirons, dans un compliment,
Tout ce que le cœur nous inspire.

LE BAILLI.

Enfans, voilà précisément
Ce que je venais vous dire.

LE MAGISTER.

Monseigneur a dit à M. le Bailli qu'il voulait marier et doter, l'une après l'autre, toutes les jeunes filles, et que le premier de ces mariages se ferait aujourd'hui.

LE BAILLI.

Oui, Monseigneur m'a dit cela.

LE MAGISTER.

Qu'il ferait mettre en perse deux tonneaux de son vieux vin.

LE BAILLI.

Vous entendez, de son vieux vin !

LE MAGISTER.

Allez tous vous préparer.

LE BAILLI.

Oui, allez tous vous préparer..... Réellement je n'aurais pas mieux dit que le Magister.

LE CHOEUR.

Air : *De Gilles en deuil.*

Pour fêter, faut qu'on s'apprête,
Puisque c'est un si bon seigneur....

SCENE II.

Les mêmes, CLAUDIN, *accourant et les interrompant.*

CLAUDIN.

Hé bien ! où allez-vous comme ça ? Restez donc ! je n'ai pas entendu la proclamation, moi.

LE MAGISTER.

Tant pis pour toi, Claudin.... Où étais-tu donc ?

CLAUDIN.

Pardi ! j'étais occupé dans la cuisine de mon oncle à faire une chanson.

LE BAILLI.

Petit drôle ! je vous avais dit de friser ma grande perruque de cérémonies, et de me grossoyer le procès-verbal d'instruction contre ce braconnier.

CLAUDIN.

Tiens, c'est ennuyeux aussi !.... Je suis à-la-fois votre greffier, votre perruquier, votre cuisinier, votre femme de ménage !

LE MAGISTER.

Tu est son factotum ?

LE BAILLI.

C'est bien la moindre chose ! un petit coquin que j'élève, et dont je fais moi-même l'éducation !

CLAUDIN.

Belle éducation !... Comme dit le Magister, une éducation de factoton, et j'ai des tapes quand un pot-au-feu n'est pas bien expédié, ou qu'un procès-verbal n'est pas cuit.

LE BAILLI.

Qu'est-ce que vous dites ?.... quand un procès-verbal n'est pas ?....

CLAUDIN.

Dame! je m'embrouille. Vous me faites faire tant de métiers..... Mais, je vous en prie, mon petit oncle, recommencez pour moi.

LE BAILLI.

Recommencer, ça t'est bien facile à dire..... Allez, mes amis; et toi, demande au Magister ce que j'ai dit.

LES PAYSANS.

Air: *De Gilles en deuil.*

Pour le fêter, faut qu'on s'apprête,
Puisque c'est un si bon seigneur!
Allons mettre nos habits d'fête,
Et boire un coup en son honneur.

SCÈNE III.

CLAUDIN, le MAGISTER.

CLAUDIN.

Monsieur le Magister, dites-moi donc ce que c'est?

LE MAGISTER.

C'est aujourd'hui la fête de M. le marquis de Gourville, et tout le monde va se préparer pour cela.

CLAUDIN.

Là! regardez comme mon oncle est sournois et contrariant, de n'avoir pas voulu me dire ça!.... Dites donc, Magister, à une fête, faut des chansons, et moi, qui en broche.....

LE MAGISTER.

Ce n'est pas étonnant, tu as été deux ans à Paris.

CLAUDIN.

Oui, d'où ce que mon oncle m'a fait revenir pour être apprenti bailli; mais je suis bien content d'être revenu dans ce pays-ci.

LE MAGISTER.

Pourquoi donc ça?

CLAUDIN.

Parce que j'y suis devenu amoureux de Mademoiselle Rose, la fille de la mère Nanette, qui est arrivée dernièrement.

LE MAGISTER.

Peste! tu n'as pas mauvais goût!.... mais tu vas avoir des rivaux, car elle est bien gentille.

Air : *La comédie est un miroir.*

Est-ce que je crains les rivaux ?
Regardez donc cette tournure :
Rose verra ce que je vaux,
Cela se lit sur ma figure !
Aussi, mon cher, qu'autour de moi,
Des soupirans la foule abonde :
Je me montre, et voilà, ma foi,
De quoi faire enfuir tout le monde !

LE MAGISTER.

Je le crois ; mais je te quitte : il faut que j'aille faire la harangue que doit débiter ton oncle.

CLAUDIN.

Il ne pouvait pas me charger de ça !.... Magister, ce n'est pas que je vous rende justice au moins ; mais je lui aurais tourné ça à la mode de Paris, comme c'est pour un seigneur de village qui est citadin.

LE MAGISTER.

C'est bon, c'est bon ; adieu, je vais travailler à ma harangue.

CLAUDIN.

Et moi faire un bout de toilette pour la fête, et friser la grande perruque à circonstances de mon oncle.

SCENE IV.

CLAUDIN, D'ALINVAL, *en bottes, la cravache à la main.*

D'ALINVAL.

Mon ami, pourriez-vous m'indiquer la maison de la mère Nanette ?

CLAUDIN.

Vous ne la voyez pas ? elle est devant vos yeux..... Il y a des gens qui sont drôles !.... Là, ce n'est pourtant pas bien difficile ! ... *(Il sort.)*

D'ALINVAL.

Est-ce un imbécille, où se moque-t-il de moi ?

SCENE V.

NANETTE, D'ALINVAL, *frappant à la chaumière.*

D'ALINVAL.

Bonjour, ma chère Nanette.

NANETTE.

Eh ! Monsieur le Chevalier, quel plaisir de vous revoir ici ! mais quelle imprudence à vous d'y venir !

D'ALINVAL.

Je n'ai pu tenir à mon impatience. J'ai profité de la fête de mon oncle, et j'arrive sous prétexte de la lui souhaiter.

NANETTE.

Que va dire Madame de Lisbelle, qui vous avait prié de ne paraître ici que quand elle aurait réussi dans son projet.

D'ALINVAL.

Ah ! ma chère Nanette, se peut-il que mon oncle ait la cruauté de s'opposer à notre union ?

NANETTE.

Elle est si aimable, cette chère enfant ! je l'avons nourrie, élevée.

D'ALINVAL.

Mon oncle n'a jamais voulu la voir... S'il la connaissait !...

NANETTE.

Ah ! dame ! elle n'est pas parfaite, et on dit Monsieur de Gourville si difficile !...

D'ALINVAL.

Quand il le serait encor plus.

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*



Elle n'a pas, entre nous,
Cette beauté régulière,
Ni cette figure altière
Qui dît : Messieurs, filez doux.
Mais son minois intéresse ;
Son regard, plein de finesse,
Sa tournure enchanteresse,
Font perdre la liberté.
Les amours suivent sa trace ;
En un mot, elle a la grâce
Qu'on préfère à la beauté !

NANETTE.

Monsieur votre oncle a toujours été l'ennemi du mariage.

D'ALINVAL.

Il a eu la jeunesse la plus brillante et la plus orageuse, mais il n'est plus que l'ombre de lui-même, et il est tems qu'il devienne *raisonnable.*

NANETTE.

Il a fini, vous commencez ; cela est dans l'ordre.

D'ALINVAL.

Eh ! mon Dieu, non ; ceux qui finissent ne voudraient jamais laisser commencer les autres. Mais, je t'en prie, Nanette, dis-moi donc où est Madame de Lisbelle ?

NANETTE.

Au château : elle y va tous les matins.

SCENE VI.

D'ALINVAL, NANETTE, Madame de LISBELLE, *en paysanne, sortant du parc, et portant un pot au lait.*

mad. DE LISBELLE.

Air : *Des chasseurs.*

Voilà, voilà, Messieurs, la petite Rose,
Avec son petit pot au lait.

NANETTE.

Rose, voilà M. le chevalier d'Alinval qui desire te parler.

mad. DE LISBELLE, *lui faisant la révérence.*

Qu'est-ce que desire Monsieur ? Je suis toute à son service.

D'ALINVAL.

O ciel ! c'est vous, Madame, sous ces vêtemens !

mad. DE LISBELLE.

Oui, Monsieur. Est-ce que vous ne me trouvez pas bien comme cela ?

D'ALINVAL.

Si fait ; mais dites-moi, Madame.....

mad. DE LISBELLE.

Appelez-moi Rose ; c'est le nom qu'on me donne ici.

D'ALINVAL.

Enfin, ma chère Rose, dites-moi pourquoi ce déguisement ?

mad. DE LISBELLE.

Ecoutez-moi.

Air : *De contre-danse.*

Apprenez donc mon projet.
Puisqu'à présent Monsieur Gourville
Fuit les dames de la ville,
J'ai pris un simple corset ;
D'une fillette naïve
Je prends le maintien discret,
L'air, la démarche craintive ;
Tenez, ainsi........

D'ALINVAL.

C'est parfait.

mad. DE LISBELLE.

En cornette et en bavolet,
Le matin, la petite Rose
Au château porte du lait ;
A Monseigneur offre un bouquet,
Il lui dit qu'elle est gentille.

D'ALINVAL.

Sur ma foi, je le crois bien.

Mad. DE LISBELLE.
D'embrasser la jeune fille,
Il cherche plus d'un moyen.

D'ALINVAL.
L'embrasse-t-il ?

Mad. DE LISBELLE.
Croyez-vous qu'il faille tout dire ?

D'ALINVAL.
Je pense qu'il le faut.

Mad. DE LISBELLE.
Eh quoi ! jaloux ?

D'ALAINVAL.
Qui ne le serait pas de vous ?

Mad. DE LISBELLE.
Parfois Monseigneur s'avance.

D'ALAINVAL.
Mon oncle s'avance... Eh bien !

Mad. DE LISBELLE.
Avec un air d'innocence
Rose fuit ; il ne tient rien.

D'ALAINVAL.
Oh ! c'est bien !

Mad. DE LISBELLE.
C'est bien ! oui da !
J'aime qu'on me rende justice ;
Dès qu'il faut de la malice,
Une femme réussira.

ENSEMBLE.
Oui, c'est bien, etc.
Ah ! c'est bien, etc.
Et je dois vous rendre justice, etc.

NANETTE.

Voilà Monseigneur qui sort du parc.

D'ALINVAL.

Mon oncle, sortons vîte, je vais revenir et l'aborder comme si je descendais de cheval. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

GOURVILLE.

J'ai beau faire, je ne puis diriger ma promenade d'un autre côté. Voilà la maison de Rose... de cette jolie petite Rose... C'est un aimant qui m'attire... Eh que dirait-on de moi, si l'on savait que le vieux marquis de Gourville est amoureux, à son âge, et amoureux d'une petite paysanne ? . . Eh morbleu on dira ce qu'on voudra...

Air : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Un homme à mon âge
A toujours raison,
Lorsqu'il ne s'engage
Qu'à jeune tendron.
Quand du tems barbare,
La triste faux se prépare
A trancher le cours
De nos jours,
Dont il est avare....
L'aimable jeunesse,
Des fleurs du printems,
Couvre la vieillesse
Et trompe le tems.

Mais de la vieillesse
Je ne ressens rien;
Sans craindre l'ivresse
Je bois encor bien.
Parfois je répète
Assez gaîement la chansonnette :
J'ai, jusqu'à ce jour,
Fait la cour
A blonde, à brunette....
Chanter, plaire aux filles,
Boire, aimer, vraiment
Bien des jeunes drilles
N'en feraient pas tant.

Cependant... moi qui avais juré de ne jamais m'engager sérieusement : je suis pris... Ah Gourville, je ne te reconnais plus....

SCENE VIII.

GOURVILLE, D'ALINVAL.

GOURVILLE.

Eh quoi ; que vois-je ! vous ici chevalier ?

D'ALINVAL.

J'arrive en poste, mon oncle.

GOURVILLE.

Et pourquoi faire, Monsieur, s'il vous plait ?

D'ALINVAL.

Pour vous souhaiter votre fête, mon oncle.

GOURVILLE.

Vous pouviez m'écrire, sans faire un voyage...

D'ALINVAL.

Ah mon oncle, j'aurais eu tant de chagrin de ne pas vous embrasser aujourd'hui !

GOURVILLE, *à part.*

Que diable vient-il faire ici !..

D'ALINVAL.

Vous me recevez bien froidement cher oncle, est-ce que vous seriez fâché de me voir ?

GOURVILLE.

Non, mon ami, au contraire, (*à part.*) sa présence va me gêner...

D'ALINVAL.

Mais mon cher oncle pourquoi donc quitter ainsi la ville et vous confiner dans une triste campagne, je ne devine pas quel charme peut vous y attirer.

GOURVILLE.

Je vais te le dire, mon ami !

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

Je suis las de ce tourbillon,
Qui, jadis, a fait mes délices;
Dans les villes, que trouve-t-on ?
Du clinquant, déguisant les vices ;
Je compte rencontrer ici
Des vertus, la volupté pure ;
C'est loin du monde, mon ami,
Que je viens chercher la nature !



D'ALINVAL.

Convenez que vous avez de l'humeur contre les hommes qui vous éclipsent, et les femmes qui vous ont trompé.

GOURVILLE.

Qui m'ont trompé !... apprenez, Monsieur, que je n'ai jamais été dupe des femmes, et que je ne le serai jamais !

D'ALINVAL.

Maintenant, cela se conçoit, vous n'avez plus envie de leur faire la cour.

GOURVILLE.

Hein ?.. que dites-vous ?. . J'ai perdu peut-être cette fleur de jeunesse qui me rendait le charme de la société ; mais mon âme n'a point vieilli, le même feu coule toujours dans mes veines.

Air : *Du verre.*

Il est vrai que j'ai soixante ans,
Pourtant mon cœur est jeune encore,
Et je sens des désirs brûlans
Près de ce sexe que j'adore.
Je ressemble au soleil couchant,
Qui, sur les coteaux qu'il colore,
Répand des feux qui sont souvent
Plus ardens que ceux de l'aurore.

A tout âge il est, pour le cœur,
Un langage qu'il sait entendre,
Et d'amour, le souffle vainqueur
Le réchauffe et le rend plus tendre.
Malgré mon âge, mon enfant,
Cette ardeur ne peut te surprendre,
Puisqu'au fond rien n'est plus ardent
Que le feu caché sous la cendre.

D'ALINVAL.

Quoi! mon oncle, vous parlez d'amour à votre âge?

GOURVILLE.

Pourquoi pas.

D'ALINVAL.

Et vous me le défendez à moi?

GOURVILLE.

C'est différent; moi je connais les femmes.

D'ALINVAL.

Et moi je veux les connaître.

GOURVILLE.

Profites de mon expérience, mon ami!

D'ALINVAL.

Laissez-m'en acquérir, mon oncle.

GOURVILLE.

Les femmes te tromperont.

D'ALINVAL.

C'est un mal nécessaire. . . Vous vous croyez bien expérimenté, et vous seriez encore trompé tout comme un autre.

GOURVILLE.

Non, parbleu!

D'ALINVAL.

Je parie que si.

GOURVILLE.

Mille louis que non.

D'ALINVAL.

Tenez-vous la gageure?

GOURVILLE.

Je parie à coup sûr.

D'ALINVAL.

Ecoutez, vous savez combien j'aime Madame de Lisbelle? Si vous perdez la gageure, vous consentirez à mon mariage avec elle.

GOURVILLE.

Avec une petite folle de dix-huit ans, qui s'est permis, m'a-t-on dit, de me tourner plusieurs fois en ridicule: tu penseras à te marier dans un âge raisonnable. Tu as du courage, marche à la gloire mon enfant.

D'ALINVAL.

L'un n'empêche pas l'autre, mon oncle.

Air : *De M. Crémont.*

Jadis au champ de la victoire,
Où la valeur guidait nos preux,
On voyait le plus amoureux
Obtenir toujours plus de gloire.
Eprise du dieu des combats,
Vénus en parait plus jolie;
Aussi la loi des vrais soldats
C'est bravoure et galanterie.

De Cypris, du dieu de la guerre,
Les intérêts sont réunis,
Et l'amour prend pour favoris
Tous ceux qui servent bien son père.
Cependant le plus fier vainqueur
Peut voir qu'une femme jolie
Souvent résiste à la valeur
Et cède à la galanterie.

GOURVILLE.

Monsieur, les femmes vous perdront.

DALINVAL.

Pas plus que vous, mon oncle.

GOURVILLE.

J'ai soixante ans, et il ne faut se marier que quand on n'a plus que cela à faire.

DALINVAL.

J'en reviens à notre pari; le tenez-vous ?

GOURVILLE.

Oui ; si tu me trouves en défaut auprès d'une femme, je te marie à Madame de Lisbelle; mais jusque là, je ne veux pas même la voir.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LE MAGISTER, LE BAILLI, NANETTE, Madame de LISBELLE, Paysans et Paysannes, deux Laquais.

LE MAGISTER.

Monsieur le Marquis, je vous annonce tout le village, qui vient vous présenter ses devoirs.

CHOEUR.

Air : *Du Chaperon rouge.*

Accourez, et qu'on s'empresse
A fêter ce bon seigneur;
Amis, rendons-lui sans cesse
Ce qu'il fait pour not'bonheur.

Mad. DE LISBELLE, *offrant une rose à Gourville.*

Je n'offre qu'un simple hommage;
Il est pur comme mon cœur;
Il faut savoir, au village,
Se contenter d'une fleur.

GOURVILLE.

Elle m'offre une rose! ah je comprends ce que cela veut dire!

SCENE X.

Les Mêmes, CLAUDIN, *accourant.*

CLAUDIN.

Gare, Gare, laissez-moi passer; comment font-il donc pour arriver toujours avant moi?... j'ai portant couru assez vîte... Monseigneur, permettez...

LE BAILLI, *le tirant par son habit.*

Eh bien, Claudin, eh bien!.. après-moi, s'il vous plaît.

CLAUDIN.

Ah! mon oncle, excusez.

LE MAGISTER.

Allons, M. le Bailli, faites votre discours.

LE BAILLI.

C'est mon intention, Magister... Claudin, as-tu le papier pour me souffler?

CLAUDIN.

Oui, mon oncle, je l'ai dans ma poche, allez toujours.

LE BAILLI.

Monseigneur, permettez qu'au nom de tous vos vassaux et de toutes vos vassales, je prenne la parole pour vous dire que... souffle-moi donc, Claudin.

CLAUDIN, *tirant un papier.*

Voilà mon oncle... un *rabat* et deux paires de *manchettes.*

LE MAGISTER

Eh qu'est-ce que tu lui souffles donc là?

CLAUDIN.

Ah! mon Dieu, je me suis trompé; c'est le mémoire de votre blanchisseuse!.. Je vais chercher le discours; allez toujours en m'attendant. (*Il sort.*)

LE BAILLI.

L'imbécille!.. Monseigneur, le sot... votre Bailli.

LE MAGISTER.

Allez donc.

LE BAILLI.

Eh ! Magister, pourquoi diable me l'avez-vous fait si long ? . . Les jeunes filles. . . des bouquets. . .

LE MAGISTER.

Tête à perruque.

LE BAILLI.

Dans toutes les circonstances. . . Voilà tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire pour le moment,

GOURVILLE.

Comment donc, Bailli, voilà un fort beau discours.

LE BAILLI.

Monseigneur est bien bon.

LE MAGISTER, *bas.*

Monseigneur se moque de vous.

LE BAILLI, *de même.*

Croyez-vous, Magister ?

GOURVILLE.

C'est très-vrai.

CLAUDIN, *accourant.*

Voilà, voilà le discours !... Est-ce que vous avez fini, mon oncle ?

LE BAILLI.

Oui, mal adroit.

CLAUDIN.

Si vous voulez recommencer, je vais vous souffler.

GOURVILLE.

Non, non, c'en est assez comme cela.... Allons, mes amis, grande fête au château ; je veux qu'on passe le jour à se divertir.

Air : *Ça n'se peut pas.*

Au château la cave et l'office
Pour vous vont s'ouvrir à l'instant.
Je veux qu'aujourd'hui tout s'unisse
Pour rendre ici chacun content.
Dans les fêtes, pour satisfaire,
Et les filles et les garçons,
Il faut bon vin et bonne chère.

Mad. DE LISBELLE.

Et des violons. *bis.*

TOUS.

Il faut bon, etc.

GOURVILLE.

Hein ! Qu'est-ce qui a demandé des violons ?

CLAUDIN.

Monseigneur, c'est elle. Ah ! dame, c'est qu'elle aime joliment la danse !

GOURVILLE.

Hé bien, nous aurons des violons! Plusieurs de mes gens en râclent tout aussi bien que beaucoup de musiciens de bal. Allons, Labrie, Lorange, qu'on fasse sur-le-champ un orchestre..... (*Les deux laquais sortent.*) Mais je veux voir la petite espiègle qui a dit son avis si franchement; qu'elle approche!

CLAUDIN.

Approchez donc, Mademoiselle Rose; il ne faut pas vous cacher; vous êtes bonne à voir.

Mad. DE LISBELLE.

Me voilà, Monseigneur.

GOURVILLE, *à d'Alinval.*

C'est celle qui vient tous les jours au château; c'est Rose.

D'ALINVAL.

Rose est jolie comme la fleur dont elle porte le nom.

GOURVILLE.

N'est-ce pas, mon neveu? Tu as bon goût?

CLAUDIN.

Je crois ben; il n'est pas le seul.

GOURVILLE.

Hé bien, Rose, c'est vous qui avez eu l'idée du bal; vous en serez la reine, et vous l'ouvrirez avec moi.

CLAUDIN, *à part.*

Là! et moi, qui voulais la retenir pour la première contredanse!

D'ALINVAL, *bas à Gourville.*

Quoi! mon oncle, vous allez danser avec ces paysans?

GOURVILLE.

Pourquoi pas, Monsieur?

D'ALINVAL.

On va se moquer de vous.

CLAUDIN, *à part.*

C'est vrai.

GOURVILLE.

Qui donc, s'il vous plaît, à moins que ce ne soit vous?

D'ALINVAL.

Le respect me le défend.

CLAUDIN, *à part.*

Mais moi je suis là.

GOURVILLE.

Vous oubliez que nous sommes à la campagne?... Cette petite Rose est charmante! Quel air d'ingénuité! de candeur! Je ne serais point étonné d'avoir rencontré du premier coup

ce cœur neuf, ce trésor d'innocence que je cherche depuis si long-temps.

D'ALINVAL, *à part.*

Mon oncle est pris !

GOURVILLE.

Allons, l'orchestre est-il prêt ? ma danseuse sait-elle le ménuet ?

NANETTE.

Ah ! mon Dieu oui, monseigneur ; le ménuet, la contre-danse, les bourrées, elle vous dansera tout ce que vous voudrez.

GOURVILLE.

C'est bon : allons, mademoiselle Rose, en place.

NANETTE, *à Madame de Lisbelle.*

Allons, tenez-vous droite, petite fille ; faites la révérence à monseigneur, et remerciez-le bien de l'honneur qu'il vous fait de danser avec vous (*Bas.*) est-ce bien comme ça, madame ?

Mad. DE LISBELLE, *bas.*

Fort bien. (*Elle approche et fait la révérence gauchement.*)

GOURVILLE, *à d'Alinval.*

Voilà une révérence un peu gauche, mais d'une naïveté....

LE BAILLI.

Rangez-vous, vous autres, Monseigneur va danser lui-même.

GOURVILLE.

A vous, violons. (*Il commence le ménuet, et après quelques pas il porte la main à sa jambe.*) Aye ! aye !

D'ALINVAL.

Mon oncle, vous souffrez ?

GOURVILLE.

Non, Monsieur.

D'ALINVAL.

Votre goutte, peut-être ?

GOURVILLE.

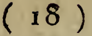
Veux-tu te taire, coquin ? (*Aux violons.*) En voilà assez. (*Aux paysans.*) Nous danserons le ménuet une autre fois... Mes amis, entrez dans le parc ; vous y serez mieux que sur cette place.

CLAUDIN, *à part.*

Bon ! il ne garde pas les danseuses long-tems. Mademoiselle Rose, voulez-vous mon bras ?

Mad. DE LISBELLE.

Monsieur, je ne donne pas le bras aux garçons. (*Elle prend celui de Nanette et s'en va en sautant.*)





LES PAYSANS.

(Reprise du chœur précédent.)

Courons vîte, et qu'on s'empresse
D'obéir à ce bon seigneur ;
Chantons et buvons sans cesse,
Afin de lui faire honneur.

SCENE XI.

GOURVILLE, LE BAILLI.

GOURVILLE.

Restez, restez, Bailly, j'ai quelque chose à vous dire : écoutez-moi, je vous prie....

LE BAILLI.

Monseigneur, c'est facile.

GOURVILLE.

Et répondez-moi clairement.

LE BAILLI.

Monseigneur, si je peux.

GOURVILLE.

Vous connaissez parfaitement ce village ?

LE BAILLI.

A-peu-près.

GOURVILLE.

Vous pouvez donc me donner des renseignemens positifs sur ses habitans ?

LE BAILLI.

Oui, Monseigneur ; mais si le Magister était là, je crois qu'il serait plus à même...

GOURVILLE.

Diable !... Que pensez-vous de cette petite Rose, la fille de la mère Nanette ?

LE BAILLI.

Monseigneur, je ne me permets pas de penser....

GOURVILLE.

C'est ce que je vois... Envoyez-moi le Magister.

LE BAILLI.

Si je le trouve, certainement...

GOURVILLE.

Il est là, dans le parc ; ce n'est pas difficile...

LE BAILLI.

Non sans doute, monseigneur.

GOURVILLE.

Par où allez-vous donc, Bailli ? ce n'est pas là le chemin du parc.

LE BAILLI.

C'est que je retournais chez moi prendre mes lunettes.

GOURVILLE.

Voilà les miennes : allez, allez donc.

LE BAILLI.

J'y cours!.. Les lunettes de Monseignéur !.. [*Il les met sur son nez.*] Quel honneur !

SCENE XII.

GOURVILLE, *seul.*

Voici Rose qui revient; ah! ah! un garçon la suit!.. Serait-ce un rendez-vous d'amourettes ? Cachons-nous et observons-la.

SCENE XIII.

Madame de LISBELLE et CLAUDIN, GOURVILLE (*caché derrière la fontaine.*)

Mad. DE LISBELLE.

Que je suis donc étourdie!.. Je ne me corrigerai jamais ! [*A part.*] Le marquis est là. Faisons bien l'innocente.

CLAUDIN *accourant.*

Mais, Mam'zelle, où allez-vous donc comme ça ? Je vous invite pour la contredanse, et vous me plantez là comme un benêt !.. Je vous aurais pourtant mieux fait danser que M. le Marquis, qui n'a pas pu finir son menuet... J'en ris encore !.. Comme il était drole !.. [*Il imite la danse du Marquis*]

GOURVILLE *à part.*

Petit coquin, tu me le paieras !

Mad. DE LISBELLE.

C'est fort mal à vous, Monsieur, de vous moquer de ce bon Seigneur !

GOURVILLE *à part.*

Elle me défend avec une gentillesse !..

CLAUDIN.

Je n'saurais danser.

Il voulait danser,
Mais ça n'est plus de son âge ;
Quand on veut danser,
Faut pouvoir se trémousser.
Je n'peux point passer
Pour le plus fort du village ;
Mais j' gage aujourd'hui
Vous fair' danser mieux que lui.

Mad. DE LISBELLE.

Même air.

Cela, de danser,
Ne me donne point envie ;
Il faut me laisser,
Je ne veux point me lasser.
Mais sans balancer,
Lorsqu'il en prend fantaisie,
Avec un seigneur,
Ça fait toujours plus d'honneur.

CLAUDIN.

Et avec un paysan ça fait souvent plus de plaisir. Ecoutez... Voilà la première fois que je vous trouve seule, depuis que vous êtes venue dans ce village : faut que j'en profite.

Mad. DE LISBELLE.

Comment que vous en profitiez ?

CLAUDIN.

Oui ; pour vous dire que je vous aime de tout mon cœur. Ça vous fait-il plaisir ?

Mad. DE LISBELLE.

Oh ! mon dieu non.

CLAUDIN.

Bah ! pourquoi ça ?

Mad. DE LISBELLE.

Parce que je ne vous aime pas.

CLAUDIN.

Que c'est bête !... Vous ne m'avez donc pas regardé en face ?

Mad. DE LISBELLE.

Au contraire.

CLAUDIN.

Air : *Rendez-moi mon écuelle.*

Vous ne savez donc pas que je suis.
Un' gross' têt' du village ;
Dans l'conseil je donne mon avis,
Comm' greffier du bailliage ;
J'suis, dans l'œuvre, second marguiller ;
Au lutrin, souvent je triomphe,
Et ce qu'il ne faut pas oublier,
Je suis l' neveu d' mon oncle.

GOURVILLE, *à part, ironiquement.*

Diable ! il va l'éblouir !

Mad. DE LISBELLE.

Je ne savais pas tout ça.

CLAUDIN.

Eh ben ?

MAD. DE LISBELLE.

D'abord Claudin, vous êtes trop jeune.

GOURVILLE *à part.*

Trop jeune, c'est charmant !

CLAUDIN.

C't'idée !

MAD. DE LISBELLE.

Et puis, j'ai de l'ambition. Je ne veux point épouser un simple paysan.

CLAUDIN.

Vous êtes bien fière.

MAD. DE LISBELLE.

Ah ! je ne suis pas une paysanne comme une autre, moi !.. Allons, allons, Claudin, retournez à la danse, et laissez-moi faire mon ouvrage... Je vais chercher ma cruche pour la remplir à la fontaine.

CLAUDIN.

Mais, écoutez donc.

MAD. DE LISBELLE.

Non, non, je n'ai pas le tems.

SCÈNE XIV.

GOURVILLE *derrière la fontaine*, CLAUDIN.

CLAUDIN.

Pardi, je suis ben malencoûtreux !... La première fois que j'aime !.. Ah ! je ne quitte pas la place comme ça. [*A demi-voix.*] Cachons-nous derrière la fontaine, il faudra bien, bon gré, malgré, quand elle sera embarrassée de sa cruche, que je lui prenne un petit baiser.

GOURVILLE *à part.*

Le petit coquin ne s'en ira pas !

CLAUDIN.

Elle a beau ne pas vouloir ; elle court autou de la fontaine, je cours après elle, je l'attrape... *(Il court derrière la fontaine, et se trouve nez à nez avec Gourville.)* Ah ! monseigneur...

GOURVILLE.

Au diable le petit drôle ! que viens-tu faire ici ?

CLAUDIN.

Moi, Monseigneur, rien.

GOURVILLE.

Tu venais te cacher derrière cette fontaine ; tu avais donc de mauvaises intentions ?

CLAUDIN.

Mais, il me semble que Monseigneur y était caché aussi.

GOURVILLE.

Paix, M. la grosse tête!... Je suis le maître ici!... allez danser dans le parc, vous ferez mieux que de raisonner.

CLAUDIN.

Monseigneur, je ne peux plus danser, j'ai du chagrin.

GOURVILLE.

Je vous ordonne de danser, et dès-à-présent... Ne dites point que vous m'avez vu, et allez-vous en en sautant d'un air gai.

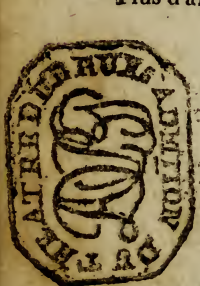
CLAUDIN, *pleurant.*

Oui, Monseigneur. Ai-je l'air assez gai comme ça, Monseigneur? (*Il danse.*)

GOURVILLE.

Plus d'abandon, de naturel.

Air: *Du chaudronnier de St-Flour.*



Pourquoi cet air froid et boudeur,
Anime ta figure?
Il faut faire le beau danseur
Et sauter en mesure.

CLAUDIN.

Je vais tâcher d'obéir.
A pleurer j'aurais plaisir;
J'ai le cœur à la danse,
Voyez, voyez mon abandon;
Oui, j'enrage en cadence
Et pleure en rigaudon.

(*Il sort en dansant et en pleurant.*)

GOURVILLE, *éclatant de rire.*

Pauvre garçon! il danse et pleure... J'ai bien fait d'écarter l'amoureux... Voilà Rose qui revient (*Il se cache encore derrière la fontaine.*)

SCENE XV.

GOURVILLE, Madame de LISBELLE, *une cruche à la main.*

Mad. DE LISBELLE.

Air: *Qui n'aime pas Jeannette.* (De Jeanne d'Arc.)

A la fontaine
On voit Isabeau;
L'amour l'y mène;
Mais loin de troubler l'eau,
On dit que la fillette
Prend plaisir à s'y voir;
De tout une coquette
Se fait un miroir.

Sur l'onde pure
Elle jette les yeux ;
Pour un' figure
V'la qu'elle en voit deux.
C'est Lucas qui l'entraîne;
Il cass' la cruche, hélas !
Allons à la fontaine,
N'nous y mirons pas.

(*Gourville sort de derrière la fontaine.*)

MAD. DE LISBELLE.

Ah!... Ah ! Monseigneur, vous m'avez fait peur !

GOURVILLE.

Comment, ma belle enfant ! et qu'ai-je donc, qui vous effraye ?

Je ne dis pas.... que.... Mais je ne m'attendais pas à vous trouver là.

GOURVILLE.

Dites-moi, ma chère Rose, pourquoi avez-vous quitté la danse ?... est-ce que vous ne l'aimez plus ?

MAD. DE LISBELLE.

Si fait, Monseigneur ; mais ma sœur l'aime encore plus que moi, et j'ai voulu lui éviter de la peine, et lui laisser prendre du plaisir.

GOURVILLE.

C'est d'une bonne sœur ; mais, ma petite, ce vase est trop lourd pour vous.

MAD. DE LISBELLE.

Ah ! que non, Monseigneur, je le porte bien tous les jours *(à part.)* Comme je ments !

GOURVILLE.

Est-ce que l'on ne vous aide jamais à le porter ?

MAD. DE LISBELLE.

Et qui donc, Monseigneur ?

GOURVILLE.

Quelque garçon de village ; celui qui vous aime le plus et qui vous plaît sans doute.

MAD. DE LISBELLE.

Personne du village ne me plaît, Monseigneur.

GOURVILLE

Cela ne veut pas dire que vous ne plaisez à personne. Mais, vous ne voulez donc pas faire un choix parmi mes vassaux ?

MAD. DE LISBELLE.

Non, Monseigneur.

GOURVILLE, *à part.*

Il faut l'éprouver. *(haut.)* Vous accepteriez donc l'hommage d'un homme de mon rang ?....

Mad. DE LISBELLE.

Monseigneur....

GOURVILLE.

Qui vous offrirait son cœur et sa fortune ?

Mad. DE LISBELLE.

Monseigneur....

GOURVILLE.

Répondez.

Mad. DE LISBELLE.

Votre cœur ?

GOURVILLE.

Il est à vous.

Mad. DE LISBELLE.

Votre fortune....

GOURVILLE.

Je vous en rend maîtresse.

Air : *Romance de Téniers.*

Avec transport j'aimai la ville,
A la cour j'obtins des succès ;
Mais je reviens dans cet asile
Chercher le bonheur et la paix.
Je suis vieux, vous êtes jolie ;
Je sens la distance entre nous ;
Si vous aimer est faire une folie,
Les plus heureux sont les plus foux.

Mad. DE LISBELLE.

Un homme de votre rang ne peut pas s'abaisser jusqu'à épouser une pauvre paysanne !... Adieu Monseigneur.

GOURVILLE, *la retenant.*

Rose, vous brillerez au milieu des femmes les plus élégantes ; vous aurez des diamans, des dentelles, une voiture magnifique.

Mad. DE LISBELLE.

Adieu, Monseigneur.

GOURVILLE, *à part.*

Laissons-lui le tems de réfléchir. (*haut.*) Adieu Rose. (*à part.*) Elle est charmante et je l'épouserai s'il le faut ! Mais ce diable de Baili qui ne vient pas, allons le chercher !

SCENE XVI.

Madame de LISBELLE, *revient éclatant de rire.*

Ah ! M. de Gourville, je vous tiens !... vous tomberez à

mes genoux, vous m'offrirez votre main, et je vous refuserai... Le voilà donc, cet homme qui connaît si bien notre sexe! Ah! Messieurs...

Air : *Du Boléro de Ponce de Léon.*

Oui, notre empire est trop certain;
Vous étudiez en vain
Pour bien connaître les femmes;
Vous devez trembler devant nous,
Et tomber à nos genoux
Quand nous régnons sur vos ames.
Votre sagesse,
Votre finesse,
Tout doit céder;
C'est à nous à commander.
Non, il n'est pas de bouclier
Contre une atteinte aussi réelle;
Le plus sage est un écolier
Près de sa belle.
Allons, allons, Messieurs, il faut en convenir,
Vous cédez, et pourtant cela vous fait plaisir,
Cela vous fait plaisir. (*bis.*)

SCÈNE XVII.

TOUS LES ACTEURS.

GOURVILLE.

Venez tous, mes amis, mère Nanette, et vous monsieur le Bailli... Il a donc fallu vous aller chercher moi-même.

LE BAILLI.

Monseigneur, voilà le Magister que j'amène selon votre désir. Finis donc, Claudin, tu m'empêches de parler à Monseigneur.

CLAUDIN, *dansant toujours.*

J'ai mes ordres, ça suffit.

GOURVILLE.

Ah! ah! tu danses encore?

CLAUDIN.

Oui, Monseigneur, et j'ai dansé comme un diable; demandez au Magister.

LE MAGISTER.

C'est vrai, Monseigneur, nous ne pouvions pas le retenir... J'ai cru qu'il était piqué de la tarentule.

GOURVILLE.

C'est bien ; en voilà assez... Mes amis, j'avais promis de marier les jeunes filles les plus sages. Je commence dès aujourd'hui, et je veux vous faire voir ma prétendue. Je vais, avec tout le cérémonial d'usage, faire ma demande. Ecoutez, mère Nanette.

LE BAILLI.

Mère Nanette, écoutez...

NANETTE.

Que désire monseigneur ?

GOURVILLE.

Je vous demande en mariage la jeune Rose, votre fille.

NANETTE.

Est-il possible ? approche ma chère Rose.

Mad. DE LISBELLE.

Quoi ? Monseigneur ?

GOURVILLE.

J'ai su vous apprécier, mon enfant ; vous avez toutes les qualités qui honorent et font aimer une femme.... Je vous offre ma fortune et ma main ; daignez-vous les accepter ?

Mad. DE LISBELLE.

Moi, votre épouse !...

GOURVILLE.

Oui, Rose...Les vertus sont la première noblesse, et, à cet égard, vous ne le cédez à personne.

Mad. DE LISBELLE.

Mais, Monseignenr, vous ne me connaissez pas.

GOURVILLE.

Mon Dieu, j'y vois clair ; j'ai du tact, et nul ne connaît les femmes mieux que moi !

Mad. DE LISBELLE, *d'un ton badin.*

Allons, allons, Monsieur le Marquis, vous ne les connaissez pas mieux qu'un autre !

GOURVILLE.

Ah ! ah ! voilà qui est particulier !

Mad. DE LISBELLE, *changeant tout-à-fait de langage et prenant le ton d'une femme de la meilleure société.*

Réellement, M. de Gourville, d'après votre réputation, je croyais avoir plus de peine à vous tromper.

GOURVILLE.

A me tromper ! Je ne reviens pas de ma surprise ! quel langage.

Mad. DE LISBELLE.

D'abord, Nanette n'est pas ma mère, elle n'est que ma nourice.

CLAUDIN.

Eh ben, elle peut se flatter d'avoir fait une jolie nourissonne.. Mère Nanette, je mettrai tous mes enfans en nourice chez vous.

Mad. DE LISBELLE.

Ensuite, vous me prenez pour une fillette simple et naïve... A la vérité, j'ai dix-huit ans, mais je suis veuve.

GOURVILLE.

Veuve !

CLAUDIN.

Veuve !

Mad. DE LISBELLE.

Une jupe de paysanne, une cornette, un petit air gauche et naïf, ont suffi pour abuser M. le Marquis de Gourville, cet homme si fin, si renommé !... Allez, vous n'êtes qu'un novice, je vous ai trompé, et dix autres vous tromperont encore.

Air : *La petite Nanette.*

Monseigneur, vous fûtes long-tems
Le papillon volage ;
Partout vos desirs inconstans
Ont porté votre hommage ;
Ici l'obstacle vous attend,
A vos vœux il s'oppose ;
Ne trouvez-vous pas du piquant
A la petite à la petite Rose ?

GOURVILLE.

Ah ! le tour est sanglant, mais j'étais donc aveugle.

LE BAILLI.

Monseigneur, voici vos lunettes

CLAUDIN.

Et moi, Monseigneur, avec mon esprit j'étais aussi b.... je l'ai prise pour une innocente.

Mad. DE LISBELLE.

Pardonnez à votre neveu ; la meilleure école, pour connaître les femmes, c'est le mariage !

D'ALINVAL.

Pouvais-je ne pas l'aimer, puisque vous-même...

GOURVILLE.

Et moi, avec mon expérience, j'ai été la dupe d'un enfant !

Mad. DE LISBELLE.

Vous aviez jugé sévèrement Madame de Lisbelle; j'ai voulu vous faire revenir sur son compte.

GOURVILLE.

Ah ! Madame, je vous rends justice; vous êtes un démon... d'esprit...Allons, mon neveu, j'ai perdu la gageure. Sois heureux si tu peux, avec cette espiègle-là... Et moi qui n'ai pas deviné ?... Ah ! je suis fort aise d'en être quitte à si bon marché ! car enfin, Madame pouvait me jouer le tour de m'épouser !...

CLAUDIN.

Ah ! si elle avait pu me jouer ce tour-là !

Mad. DE LISBELLE.

Votre neveu en a eu peur un moment... Rassurons le bien vîte.

LE BAILLI.

Ah ! ça, monseigneur, voilà votre contrat de mariage, que faut-il en faire ?

GOURVILLE.

Le déchirer...

LE BAILLI.

C'est facile.

GOURVILLE.

Et en faire un autre pour mon neveu.

LE BAILLI.

C'est différent; entendez-vous, mon greffier ?

CLAUDIN.

Mon oncle, j'en ferai deux, il y en aura un pour moi.

LE BAILLI.

Diable ! et une dot ? et une noce.

D'ALINVAL.

Je m'en charge... Et vous, mon cher oncle, que cette petite leçon vous apprenne...

GOURVILLE.

Jamais, mon ami, jamais on ne connaîtra les femmes.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Vaudeville du petit Courrier.*

Il existe un être fantasque
Que l'on voit, changeant chaque jour,
De la folie avoir le masque
Et puis le bandeau de l'amour.
A seize ans, lis; à vingt ans, rose,
Elle attire et pique bientôt.
Que quelqu'un devine s'il l'ose....
De l'énigme, *femme* est le mot.

D'ALINVAL.

Aux dons heureux de la nature,
Vous joignez parfois ceux de l'art;
Craignez sa brillante imposture,
Les grâces n'aiment pas le fard.
Quand l'amour veut toucher vos âmes,
Vous lui dites *non* aussitôt;
Mais votre premier mot, Mesdames,
N'est jamais votre dernier mot.

LE MAGISTER.

Molière, ce divin génie,
Pour plaire est toujours de saison;
Il sut, des habits de Thalie,
Revêtir souvent la raison;
Après lui, se peut-il qu'on ose,
De Momus, saisir les grelots;
Le grand-homme disait la chose,
Aujourd'hui l'on s'en tient au mot.

LE BAILLI.

Pour haranguer, quand je m'avance,
De moi l'on se moque toujours;
J'aurais beaucoup plus d'éloquence
Si je finissais mes discours.
Pour parler, en vers comme en prose,
Vraiment je n'ai qu'un seul défaut,
Et j'exprimerais mieux la chose
Si je pouvais trouver le mot.

CLAUDIN.

De ne pas connaître les femmes,
L'on se plaint ordinairement;
Cependant leurs cœurs et âmes
Au grand jour se montrent souvent.
En tout il faut blâmer l'extrême;
En amour sur-tout, rien de trop;
Il est des choses que l'on aime
A faire entendre à demi mot.

MAD. DE LISBELLE, *au public.*

Voici l'instant de la sentence,
Mais tous les Français sont galans;
Mon sexe a droit à l'indulgence,
Et de vous, c'est ce que j'attends.
Si, dans cette métamorphose,
Vous plaire aujourd'hui fut mon lot,
Pour sauver la petite Rose,
Ah! Messieurs, donnez-vous le mot.

FIN.

